Zeitschrift: Anzeiger für schweizerische Geschichte und Alterthumskunde = Indicateur d'histoire et d'antiquités suisses

Band: 2 (1861-1866)

Heft: 9-3

Artikel: Preuves de l'ancienneté des carreaux de terre cuite à vernis plombifière en Suisse

Autor: Quiquerez, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-544701

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Inschriften lehren, sehr verbreitet waren, wurde sie gleich einer Gottheit verehrt. Selbst in Athen, wo man hätte erwarten sollen, dass bei vorgeschrittener Bildung solche alterthümliche Thierkulte in Vergessenheit gerathen würden, erhielt sich der Bärenkult in gewissen Kreisen noch in später Zeit. Es wurde nämlich daselbst ein Fest gefeiert, welches ἄρκτευσις hiess (was durch Einbärung übersetzt werden kann), an welchem junge Töchter der ἄρκτος als Muttergottheit geweiht wurden.

Der Verfasser zählt auch noch viele andere Monumente auf, auf welchen die Bärin in der Eigenschaft einer Gottheit dargestellt ist, wir wollen aber diese übergehen und nur noch einige gallische Münzen erwähnen, welche auf der einen Seite das Gepräge der ἄρκτος haben. Der Bärentypus, der auf dem Gebiete der griechischen und römischen Numismatik fast ganz fehlt, nimmt auf den Münzen der Aeduer, Sequaner und Helvetier eine nicht unbedeutende Stellung ein*). Ja das grösste Ereigniss und der berühmteste Name unserer keltischen Vorzeit, Orcitirix, treten mit demselben in enge Verbindung. Auf mehrern Silbermünzen desselben ist auf dem Avers Artemis mit der Aufschrift EDVIS und auf dem Revers steht der Name ORCITIRIX und der Bär; die französischen Numismatiker halten denselben für nichts anderes, als ein nationales Symbol, für das natürliche Wappen des Gebirgslandes der Helvetier und meinen, in diesem Sinne habe Orcitirix denselben auf seinen Münzen geprägt. Allein die Bedeutung liegt tiefer. Diese Münzen sind Bundesmünze und erinnern an das Bündniss, welches er mit Dumnorix, dem Haupte der Aeduer, vor dem Beginn seines berühmten Zuges abschloss, durch einen Ehevertrag bekräftigte und mit feierlichem Eide beschwor. Die Heiligkeit des geschlossenen Vertrages findet daher in der Wahl der Typen nothwendig einen entsprechenden Ausdruck. Das Bündniss ist offenbar unter die Obhut der Artemis und der Arctos gestellt. Die erstere Gottheit war die bedeutendste in Massilia und ihr Kult verbreitete sich von da weithin über die gallischen Völkerschaften, die Bedeutung der ἄρκτος aber ergibt sich aus der späteren orphisch-pythagoreischen Geheimlehre, derzufolge der Begriff des Heiligsten und Unverletzlichen mit dieser Gottheit verknüpft wird, so dass sie hier als die über Bündniss und Eidesschwur wachende Macht erscheint.

Preuves de l'ancienneté des carreaux de terre cuite à vernis plombifère en Suisse.

L'Indicateur d'histoire du mois de Juin 1863 renferme un article fort intéressant sur les carreaux de terre cuite employés pour la construction des poëles. Les Allemands les nomment Kachel et ils sont connus, dans le Jura bernois, sous le nom de Coquelles, mot employé dans la langue romane pour désigner un vase en terre, une assiette, une écuelle et surtout une espèce de poëlon ou de vase à cuire et dont le nom vient du latin coquere. Le dessin qui accompagne l'article de l'Indicateur représente un fort beau poële du commencement du 17e siècle, mais cette forme monumentale est plus ancienne encore; elle s'est même conservée jusqu'à nos jours,

*) S. Dr. H. Meyer Beschreibung der in der Schweiz aufgefundenen gallischen Münzen. Mit drei Tafeln. Zürich bei S. Höhr 1863.

quoique les carreaux et les sujets peints ou en relief sur ceux-ci appartiennent en réalité au 17e siècle. Il en reste surtout de forts beaux exemplaires au château de Delémont, bâti en 1718 par les Evêques de Bâle. Ils ressemblent à des forteresses surmontées d'un donjon crenelé. Ils ont de 11 à 12 pieds de haut et ils sont ordinairement bâtis sur des pieds en pierre sculptées avec art, ou en fayence vernissée et ornée de moulures et de peintures très variées. Ces poëles de formes diverses sont divisés en panneaux les uns à fond bleu ou vert et les autres à fond blanc orné de peintures bleues. Dans ces divers cas, toutes les frises sont en fayence blanche et chacune d'elles a des moulures et des dessins particuliers. En général, sur les frises comme sur les panneaux les sujets mythologiques prédominent. Ces beaux poëles ne sont pas précisement des antiquités et malheureusement leur énorme dimension et la difficulté de les chauffer en a déjà fait démolir plus d'un pour en construire de plus petits avec une partie de leurs débris. Mais ce n'est pas là ce qui forme le sujet de cet article, notre but est de constater que l'usage de ces sortes de poëles en coquelles à vernis plombifère est infiniment plus ancien dans le Jura qu'on ne le suppose et nous allons en fournir des preuves.

Le château de Sogren ou Soyhière, situé à une demie-lieue de Delémont, et dont l'origine remonte au moins au 9e siècle, a été détruit par un incendie au printems de l'année 1499, et dès-lors il n'a plus été rebâti. Selon un inventaire des meubles que renfermait ce château vers le milieu du 15e siècle, il y avait alors un grand *poële de coquelles*, dont nous avons en effet retrouvé plusieurs débris en déblayant les ruines de ce manoir. (V. Table III.) Les carreaux de ce fourneau n'étaient pas d'égale grandeur, mais les plus communs avaient 7 pouces carrés ou de côté. Ils sont en général recouverts d'un vernis vert plombifère, quelques-uns sont bruns et un ou deux par celles portent des traces de dorure. Tous ces carreaux sont ornés de figures en relief, ordinairement renfermées dans un cadre rond avec des salamandres, des oiseaux, des feuillages pour remplir les angles entre le cadre et la bordure. Les plus nombreux représentent l'Assomption de la Vierge Marie qui est placée à genoux entre le Père éternel et le Christ. Ceux-ci tiennent chacun un globe d'une main, tandis que de l'autre ils placent une couronne sur la tête de Marie. Plusieurs carreaux sont ornés d'un ange debout tenant devant lui les armoiries de l'Evêché de Bâle. Ses ailes déployées et sa robe traînante servent de lambrequins. Il est vêtu d'une tunique serrée au sol et à la ceinture, mais à larges manches. Ses cheveux séparés sur le front forment de chaque côté des nattes serrées imitant la queue écaillée du castor. Sous ce rapport cette coiffure diffère de celle qu'on voit sur les sceaux des Evêques de Bâle depuis le milieu du 15e siècle jusque vers la fin du suivant, et sur les vignettes qui ornent le bréviaire de l'évêque Frédéric de Ze Rhein, en 1438, sur lesquelles on reconnaît exactement le même genre d'armoiries, seulement la chevelure de l'ange est épaisse ou pendante et sans nattes.

Des fragments d'autres carreaux laissent voir les débris d'un cimier d'armoiries composé d'un timbre en face, surmonté d'une tête d'aigle coiffée d'une plante à trois feuilles et accostée de deux poissons la tête en haut. Dans la notice que nous venons de publier sur le château et les comtes de Sogren, nous avons émis l'opinion que ces armoiries pourraient être celles des Sires de Blamont, issus des comtes de Montbéliard, plutôt que celles des comtes de Ferrette, possesseurs du château de Sogren

depuis la fin du 12e siècle jusqu'en 1278, tandis que les Blamont ont possédé ce fief de 1397 à 1451. Ces mêmes armoiries plus complètes se sont encore trouvées dans les ruines de Sogren, sculptées sur une pierre.

Les Blamont ayant vendu toute leur part de Sogren en 1451, il devient certain que ces carreaux armoiries sont antérieurs à cette date. Un autre débris représente une biche qui formait la pièce principale des armoiries des comtes de Thierstein, cohéritiers, avec les Ferrette, des comtes de Sogren, à la fin du 12e siècle; mais cette pièce ne peut remonter à cette date, quoiqu'elle soit un des rares morceaux de coquelle revêtus d'un émail brun, tandis que les autres sont verts.

Quelques carreaux représentent un homme-singe, le cercopithœcus originaire d'Egypte, car c'est bien une tête de singe et non pas de chien comme celle d'Anubis. Son habit est orné de gros boutons et d'un chaperon à longues oreilles d'âne, comme la coiffure du fou de l'Evêque Frédéric de Ze Rhein, selon deux vignettes du bréviaire précité. Ce personnage moitié homme et moitié singe tient en main un miroir de forme ronde, mais la partie inférieure de son corps est brisée, quoique, selon toute apparence, on pourrait la reconstituer avec un autre fragment de carreau où l'on voit une jambe d'homme de même taille recouverte d'un pantalon collant, comme ceux qu'on portait à la fin du 14e siècle.

Voilà donc un poële en coquelles, à vernis plombifère, remontant incontestablement au milieu du quinzième siècle tout au moins. Il est ensuite fort remarquable que dans les ruines de ce même château de Sogren, on ne trouve point de débris de vases ou de poterie recouverts de ce même genre de vernis. Nous n'en avons rencontré que de rares fragments, tandis que ceux en terre grise, noire, brune et rarement rouge, y sont très communs et ont la plus parfaite analogie de pots et de formes avec les tessons de vaisselle que nous avons recueillis près des ruines du château voisin de Vorbourg, dont la destruction est attribuée au tremblement de terre du 18 octobre 1356. Mais ici aussi, dans les mêmes décombres, et sans qu'ils aient pu provenir d'ailleurs, nous avons trouvé des parcelles de carreaux de fourneau recouverts d'un vernis vert plombifère. Les fragments de poterie du moyen-âge ont quelquefois des dessins en creux qui se rapprochent d'une manière frappante de ceux des poteries grossières de l'époque romaine et en particulier des poteries celtiques. Ils sont pour nous des témoins muets, mais précieux, de la persistance des usages et des pratiques des artisans dans cette contrée, et de la succession non interrompue de la population primitive du pays. Nous pourrions fournir des preuves semblables au moyen d'autres objets de ces trois époques.

Il nous paraît ensuite démontré par les faits précédents qu'on a employé le vernis plombifère pour l'ornementation des poëles longtems avant de l'appliquer habituellement à la vaisselle, car à Sogren, dont nous avons déblayé les ruines en enlevant tout seul des centaines de voitures de décombres, rien ne nous a échappé et s'il y avait eu des vases en terre vernie, nous les aurions certainement trouvés.

Dans un des domaines attenant à ce même château, on entrevoit les fondations d'une maison que divers documents nous font regarder comme ayant existé durant le 15e siècle et même déjà auparavant, puisque nous y avons recueilli une monnaie de Charles VII., roi de France. Nous y avons également trouvé plusieurs morceaux de carreaux de fourneau recouverts d'un vernis plombifère d'un assez beau vert.

Leur dimension est de $7^1/_2$ sur $6^1/_2$ pouces. Les panneaux de forme carrée représentent en relief divers sujets allégoriques, toujours figurés par une femme assise ou appuyée sur un tombeau et dont le costume en partie mythologique se ressent en même temps de celui qu'on portait au commencement du 15e siècle. Une de ces femmes en particulier a une coiffure formant deux bourrelets sur les oreilles comme ceux qu'on voit sur les portraits de Jaqueline, comtesse de Hollande en 1422; semblables encore aux coiffures de trois femmes représentées sur un tapis de la fin du 14e siècle que nous conservons au château de Sogren. On sait d'ailleurs que les artistes d'autrefois représentaient leurs personnages de toutes les époques, avec les costumes et même les armes de leur tems. Les ornements et autres détails de ces carreaux correspondent du reste à la fin du 14e ou commencement du 15e siècle. Un fragment semblable et sorti du même moule a été trouvé dans les ruines du Vorbourg. C'est donc encore là un exemple des carreaux de poële à vernis plombifère remontant à une époque se rapprochant beaucoup de celle de la découverte de ce vernis à Florence par Lucca della Robbia en 1420 et retrouvé seulement en France, en 1530, par Bernard Polissy. (Traité de l'art céramique, par Bronguiert, T. I. p. 11.) L'usage de ce vernis à cette époque éloignée ne se retrouve pas seulement dans les environs du château de Sogren. Nous avons recueilli des fragments de briques ou de carreaux de pavés d'appartements dans les ruines du château de Clémont, vers St-Hyppolite, incendié durant la guerre de Bourgogne vers 1476. Nous en avons vu de semblables dans les matières de la forteresse de Neuchâtel en Franche-Comté, détruite un peu plus tard. Il y avait un de ces poëles à coquelles vertes et à figures en relief dans la portée du château de Landsthron remontant au 15e siècle. Toutes les anciennes maisons du Jura bernois avaient au siècle dernier et encore de nos jours des grands poëles formés de ces sortes de carreaux vernissés en vert avec dessins en relief appartenant fréquemment à des tems fort antérieurs, comme nous avons vu dans les mines où les démolitions d'une ancienne maison de Delémont un fragment de carreau sorti du même moule que celui de Sogren, représentant les armoiries de l'Evêché de Bâle supportée par un ange, seulement ce fragment n'était pas vernis, et un autre se trouvait de couleur brune. Il nous paraît donc certain que le vernis vitreux découvert au 13e siècle par un potier de Schlestadt, en Alsace, a été dès-lors employé dans le Jura limitant cette province vers le sud, longtems avant qu'on ne le mit en usage en France.[1]) *A. Quiquerez.*

Das Grab Berchtolds von Buchegg.

Ueber Berchtold von Buchegg, den ritterlichen Bischof von Strassburg, ist in einem von den schweizerischen Geschichtsforschern wahrscheinlich wenig beachteten Büchlein eine Notiz enthalten, die Dasjenige, was Wurstemberger in seiner verdienstlichen Geschichte der Herrschaft Buchegg auf Seite 106, 114 u. 115 von dem Bischofe angiebt, einigermassen vervollständigt. Ein Abdruck jener Notiz mag demnach hier als gerechtfertigt erscheinen. Das Büchlein heisst: »Strassburger Münster-

[1]) Voir aussi Schopflin, Alsatia ill. T. II. p. 386, et les auteurs qu'il cite.